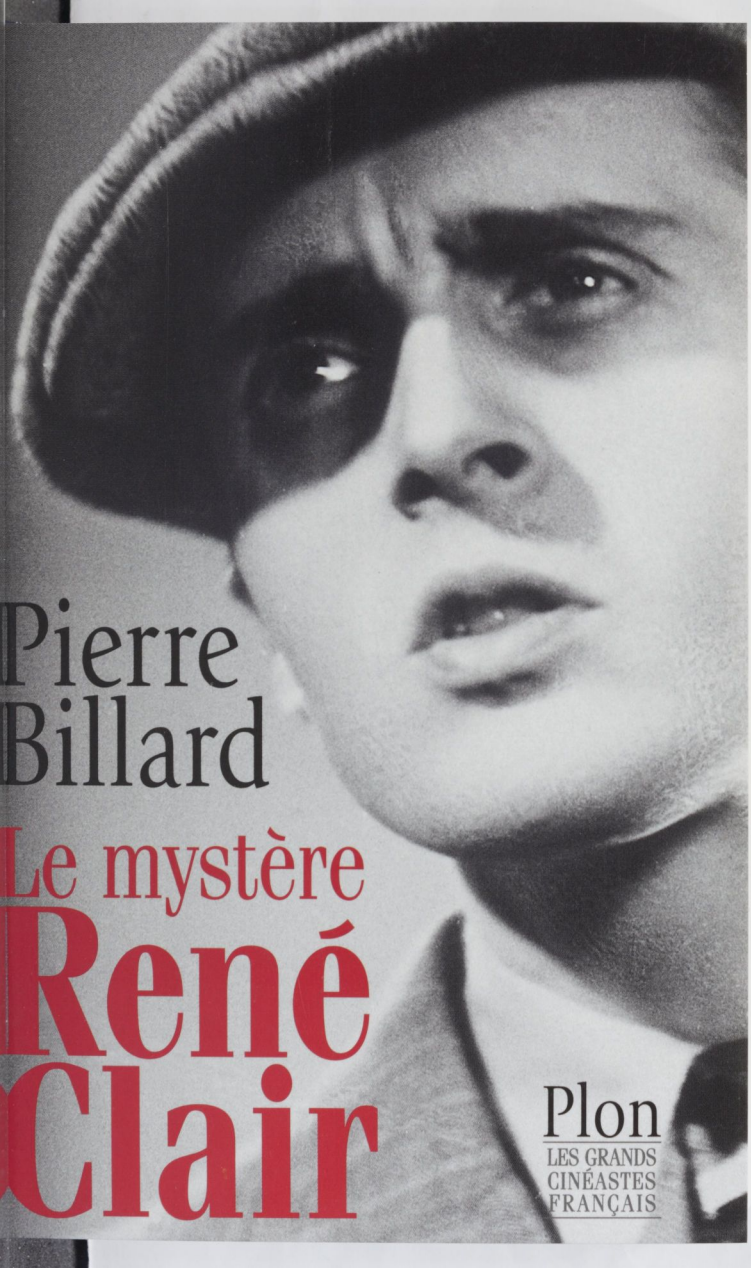

Pierre Billard

Le mystère René Clair

Plon

LES GRANDS CINÉASTES FRANÇAIS

LE MYSTÈRE RENÉ CLAIR

DU MÊME AUTEUR

Vamps, Editions RTM, 1958.
« Jean Grémillon », in *Anthologie du cinéma*, 1966.
L'Âge classique du cinéma français, Flammarion, 1995.
Julien Duvivier (collectif), Edition Il Castoro, 1996.
D'or et de palmes : le Festival de Cannes, Gallimard Découvertes, 1997.

023975698

791

PIERRE BILLARD

LE MYSTÈRE RENÉ CLAIR



PLON

D4
1999-32190

DL- 09 10 1998 41519

© Plon, 1998.
ISBN : 2-259-18928-8

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

PROLOGUE

A vingt-sept ans, Alfred de Musset avait donné le meilleur de son œuvre, tous les chefs-d'œuvre de son théâtre, les grands poèmes inspirés et son roman autobiographique, *La Confession d'un enfant du siècle*. Les vingt ans qui lui restaient à vivre firent de lui un notable des lettres, l'académicien mondain qui laissa une image de poète de charme. « Mort à 30 ans, il eût été le Rimbaud de sa génération », proclame René Clair dans l'étude qu'il lui a consacrée. Quand il parle ainsi de Musset, on croit voir pétiller son regard et s'abaisser un coin de sa bouche, signal de cette ironie si familière dont il constituait la cible privilégiée.

Moins précoce, néanmoins, mort à trente-cinq ans, René Clair aurait été célébré pour ce qu'il était alors : le plus français des cinéastes, le plus grand cinéaste français reconnu à l'époque, en France, et hors de France. Figée dans la gloire de sa carrière fulgurante, de son combat de théoricien et de militant du cinéma d'auteur, sa statue se dresserait encore aujourd'hui au cœur de l'histoire de notre cinéma, indégradable et peut-être encombrante.

René Clair n'est pas mort à trente-cinq ans. Il a vécu jusqu'à quatre-vingt-deux ans. Assez longtemps pour pâtir des légitimes mutations du regard et du goût, mais aussi des modes volatiles, des guérillas subalternes, des mémoires négligentes. Assez longtemps pour enrichir son palmarès d'œuvres nouvelles où les éclats de sa jeunesse se transmuaient en un « classicisme de la grande forme », assez longtemps aussi pour voir ce classicisme mis en cause par la modernité. Au moment où le centenaire de sa naissance réveille les démangeaisons de la célébration, qui

fêtons-nous ? Un prince du cinéma français, détenteur d'un leadership jamais revendiqué mais longtemps assumé ? Ou bien le cinéaste épuisé de son trop long règne dans la respectabilité académique que nous lègue l'ingrate postérité ? En quête d'identité posthume, le fantôme de René Clair hante le château de notre histoire.

C'est de ce constat que sont nés le désir et l'énergie de ce livre. Avec l'ambition de réveiller la curiosité autour d'un artiste si important pour la recherche d'identité du cinéma français, de découvrir la vraie personnalité et de raconter l'histoire d'un homme si célèbre et à ce point inconnu. Car ici gît le cœur du mystère Clair : dans la transparence de la personne, l'immatérialité de l'individu. Un étrange complot, réunissant ses amis, ses adversaires et René Clair lui-même aboutit à cette dissolution d'une vie, ramenée, dans la connivence de tous, à quelques repères symboliques et parfois imaginaires. Il fallait, pour sortir de l'ombre le montreur d'ombres et rendre visible l'Homme invisible, donner la priorité à la biographie en méditant la juste remarque de François Furet : « Quand les Français se retournent vers leur passé, il faut toujours craindre la passion qu'ils mettent à le célébrer pour en éviter l'inventaire [1]. » La passion ne nous manquait pas. Nous l'avons consacrée à un inventaire qui, avec René Clair, est aussi une célébration.

Avant d'entamer cet inventaire, une précaution toutefois. « Clair », comme chacun sait, est un pseudonyme. René Clair est né René Chomette, en 1898. Le biographe, de retour d'un voyage de deux années parmi les témoignages, les souvenirs, les archives, la correspondance, les manuscrits, les photos et les films, redécouvre cet usage, banal pour un artiste, du pseudonyme et en fait une nouvelle lecture. Il a si souvent buté sur la complexité de son héros, si rudement affronté et tenté de réduire les signes de sa dualité que l'ambivalence, l'ambiguïté du tandem Chomette-Clair ont fini par acquérir à ses yeux une certaine valeur symbolique. Cette histoire de René Clair sera aussi, nous pourrons difficilement l'oublier, l'histoire de « René Chomette dit René Clair » (ce fut l'une de ses identités officielles), l'histoire de l'unité indestructible et de l'antagonisme douloureux Chomette-Clair.

Dualité du personnage. Duplicité du personnage. Un exemple : sa tentative, ou tentation, d'autobiographie. Un jour, René Clair entame ce vrai travail. Il rédige les cent et quelques feuillets d'un

texte manuscrit, « Un homme, un métier[2] », où il retrace de manière succincte et factuelle sa vie professionnelle depuis son entrée en journalisme (1918) jusqu'à son arrivée en Angleterre (1934). Le document est précieux (nous nous y référerons) mais le trajet est parcouru à grandes enjambées et analysé sous l'angle qu'annonce le titre : celui du rapport d'un homme à son métier. On dirait un travail d'expert, un témoignage rapporté par un tiers. Arrivé à sa période anglaise, René Clair s'interrompt, prend des notes en vue d'une suite qui ne viendra jamais, range son dossier. A quoi bon tout cela ?

Il existerait donc dans un tiroir une autobiographie inédite de René Clair ? Pas du tout. Ce texte a été publié. Sous une autre signature. En 1952, son ami Georges Charensol, avec son confrère Roger Régent, ont consacré un livre à Clair, *René Clair : un maître du cinéma* (La Table Ronde éditeur). En 1979, ils en publient un autre, considéré comme la mise à jour du précédent. Or ce second livre, de la page 20 à la page 114 n'est que la reproduction littérale de « Un homme, un métier », à ceci près que le texte écrit à la première personne a été entièrement transposé à la troisième (à deux ou trois coupures ou ajouts près). L'honnêteté reconnue des auteurs, la qualité des relations Clair-Charensol excluent toute hypothèse de vol. C'est évidemment en plein accord que Clair et Charensol ont organisé leur coup. Le titre de l'ouvrage couvre d'ailleurs malicieusement l'entreprise : Georges Charensol et Roger Régent, *50 ans de cinéma avec René Clair*. Tout est dit... à condition d'être dans la confidence.

Redonner vie, chair et sang à René Clair, telle demeure notre ambition. Rude tâche, à vrai dire. Car, dès les premières recherches, son apparence est tantôt insaisissable, tantôt double ou multiple. Faire revivre René Clair, d'accord, mais lequel ? Nous le savions maître reconnu dans cet art du trompe-l'œil qu'est le cinéma. Nous voulions donner consistance à sa transparence. Voici maintenant établi que notre Homme invisible avance masqué.

Première Partie

Du côté de chez Chomette

1

UNE ENFANCE

La petite Jeanne

En 1896, un premier enfant naît au foyer de Marius et Marie Chomette, commerçants aux Halles. C'est un garçon que l'on baptise Henri. Deux ans plus tard, Henri apprend que ses parents lui ont commandé une petite sœur. C'est déjà décidé, elle s'appellera Jeanne. Un soir, branle-bas de combat au magasin familial. La caissière emmène le petit Henri. Il passera la nuit chez elle. Au matin, retour à la maison. Henri retrouve son père qui le prend par la main : « Viens voir la petite Jeanne. » Il monte à l'appartement, au troisième étage, et découvre le joli nouveau-né qui ouvre sur lui de beaux yeux étonnés. Henri Chomette évoque la scène, quarante ans plus tard, dans un texte autobiographique inachevé. Il continue : « Je lui dis : " Bonjour, petite Jeanne. " Longtemps, j'ai été vraiment persuadé que cette image était vraiment celle de ma seule entrevue avec ma petite sœur. Plus tard, j'ai reconnu, en voyant une photo de René à cet âge, que ma mémoire avait superposé les tableaux. Il faut dire aussi que le marchand s'était trompé, qu'au dernier moment il avait envoyé un petit frère à la place de la petite sœur tant désirée. Son erreur était excusable, et René devait conserver longtemps un fin visage féminin. On ne renonça pas si vite à la fillette attendue. En manière de transaction, on lui laissa pousser les cheveux longs, et on l'appelait souvent " ma petite fille " ou " ma petite Renette " [1]. » Plus loin, à propos d'un souvenir d'enfance, Henri Chomette note : « René devait avoir trois ans, et je crois qu'il portait encore une robe. »

Cette erreur de livraison, qui fit de l'espérée Jeanne Chomette un garçon, pesa, c'est certain, sur la petite enfance de René Chomette. Doit-on pour autant en faire une clé de sa personnalité et, donc, de son œuvre ? Trop peu d'indices viennent conforter sérieusement cette piste. A une exception près, où la féminité de la fausse Jeanne Chomette joue son rôle. Toutes les photos de l'enfance et de l'adolescence en témoignent : le petit, puis le grand René étaient beaux. La pureté des traits, l'élégance naturelle du corps, la profondeur du regard s'harmonisent pour dégager un charme immédiat et profond. Certes, cette beauté n'a rien de spécifiquement féminin, mais son intensité et sa douceur peuvent être mises au crédit de la petite Jeanne. Or cette incontestable séduction constitue bel et bien une clé de la vie de René Chomette. Nous verrons comment celui-ci devint cinéaste. C'est-à-dire « par hasard », comme il l'expliquera avec obstination, trouvant là un exemple démonstratif du rôle fondamental du hasard dans les orientations majeures de l'existence. Mais les photos du jeune René Chomette abolissent le hasard. Ce n'est pas « par hasard » que des amis ont recommandé René à des cinéastes ou producteurs, et que, trois fois, il n'eut qu'à paraître pour être engagé comme acteur. Il suffit de regarder sa photo sur le fascicule publicitaire de Gaumont pour le film de Feuillade, *Parisette* : on comprend que tout cinéaste aurait eu envie d'avoir (ou d'essayer) un tel visage devant sa caméra. Comme ils auront tous envie, au même moment, d'engager Rudolf Valentino, le prince des séducteurs, qui, justement, inspira le premier roman de René Clair...

Quand le petit Henri Chomette admire les beaux yeux bruns de sa sœur Jeanne, il découvre l'instrument qui, davantage que la chance, ouvrira au futur René Clair les portes du cinéma. Cela valait bien qu'on s'arrête quelques instants au bord de ce berceau.

Un charmant ménage français

L'origine des Chomette est auvergnate. Leur route vers Paris compte Lyon comme principale étape. Michel Chomette, le grand-père d'Henri et de René, est né près de Pontaumur (Puy-de-Dôme), dans une famille de cultivateurs. Il se fait maçon, s'installe à Lyon où, en 1870, il participe aux travaux de fortification et fait connaissance de Gambetta. Il est fortement attaché

à la toute nouvelle République. Puis, il devient le principal représentant d'une fabrique de savon de Marseille. Vers 1885, il acquiert une petite maison de vente d'huiles et de savon, à Paris, et ouvre aux Halles la Savonnerie des Chateliers. Pour ce faire, il met en pension son fils Marius (né en 1867) : expérience pénible que Marius, plus tard, veillera à éviter à ses enfants. A la sortie du lycée, Marius, dans le sillage de l'activité de son père, fait un bref stage à Marseille, puis devient représentant d'une fabrique de pâtes alimentaires et parcourt la France en train. A vingt ans, il effectue son service militaire dans l'artillerie, est affecté à la remonte et au dressage des chevaux, poste réservé d'ordinaire à un officier de carrière. Il se passionne pour sa tâche, souhaite consacrer sa vie active à l'armée et aux chevaux, mais constate l'inadaptation de son père aux tâches commerciales et rejoint à regret les Halles, résolu à faire prospérer l'entreprise familiale.

En 1895, il épouse Marie Senet, issue d'une famille d'origine champenoise, fille de petits commerçants des Batignolles. C'est à ce foyer que vont naître les enfants Chomette. Pour apprécier le climat au sein de cette famille Chomette, les renseignements fournis par Henri Chomette dans l'autobiographie déjà évoquée sont précieux. Mais, ici, la citation s'impose, car le texte lui-même, par sa formulation, apporte un complément d'information.

« Mon Père et ma Mère, de caractères différents, formaient un charmant ménage français. Ils se complétaient à merveille. Lui, formé par les voyages et l'armée, possédait la confiance en soi, le désir d'aller de l'avant, une générosité naturelle mêlée à l'amour de l'autorité, une inclination à l'emportement et à la tendresse. Patriote ardent, je l'ai dit, fils de républicain bon teint, ce dont il avait gardé une nuance d'anticléricalisme, qui devait disparaître par la suite, il fut " anti-dreyfusard " à l'époque heureuse où le pays n'avait pas d'autres soucis que les mésaventures d'un officier israélite. D'ailleurs, comme beaucoup de Français ignorants de l'étranger, il se laissait entourer volontiers d'amis juifs.

« Ma Mère pratiquait la religion catholique avec une rigueur qui pouvait faire penser à la réserve de certaines protestantes. Un souffle de sentiments monarchistes lui venait de quelques membres de sa famille. Sa douceur tempérait une nervosité d'enfant de la grande ville. Elle éprouvait une véritable adoration

pour mon père dont la venue avait marqué la fin d'une adolescence privée de joies.

« Tous deux étaient foncièrement droits, probes, bons, et gardaient intact le sens du travail effectif, du devoir, de la famille et du pays [2]. »

Découvrant, en 1941, le texte de leur fils Henri (qui venait de mourir), les parents notent : « On y retrouve... cette pureté de sentiments qui le caractérisait. Foi chrétienne, Franchise, Loyauté, Fierté d'être Français [3]. » Même les majuscules comptent dans ce procès-verbal des valeurs d'une famille de la petite bourgeoisie commerçante française, catholique, attachée à sa morale, patriote, conservatrice, antisémite. Tels sont les racines historiques et les gènes culturels ou éthiques des enfants Chomette. En cette « fin de siècle », la société en est encore à digérer la défaite de 1870 et l'instauration d'une république laïque en train de négocier, au moment où cette histoire commence, la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Henri Chomette se souviendra que, tout enfant, il entendait parler « d'inutiles députés [qui] s'attaquaient aux Petites Sœurs des Pauvres. De moines forcés de quitter la France [4] ». Ce qui ne fut pas sans conséquences sur leur éducation. Dans une situation normale, les parents Chomette auraient certainement choisi, le moment venu, d'envoyer leurs enfants à l'école privée. Mais Marius, en pleine période d'expulsion des Congrégations, est pessimiste sur l'avenir de celles-ci et ne veut pas confier ses enfants à des institutions menacées à ses yeux de troubles ou de disparition. Henri et René seront donc des enfants de la « laïque » : au lycée Montaigne pour leurs premières années scolaires, puis au lycée Louis-le-Grand pour René. Témoignage du bouleversement de l'enseignement à cette époque : c'est en 1882 que Jules Ferry a posé la première pierre de la reconstruction du lycée Louis-Le-Grand. Le lycée Montaigne n'a été bâti que plusieurs années plus tard. Le système éducatif est en rodage. Le catéchisme est encore enseigné à la chapelle du lycée et, pour les cérémonies de la première communion, le grand rassemblement des familles se tient dans la cour de récréation. Il faut croire pourtant que les « hussards noirs » des écoles neuves de la République laissent une empreinte car, au bout de onze ans de lycée, René Chomette semble avoir tout oublié de l'imprégnation religieuse de son enfance.

Le ventre de Paris

Au 11 bis, rue des Halles, au coin de la rue des Déchargeurs, le magasin Chomette connaît une belle activité. C'est que le quartier est très prospère. Il a fallu du temps pour digérer la destruction d'un certain nombre de pâtés de maisons afin d'y construire, dans la grogne, ce monstre moderniste, fer et verre associés : les nouveaux pavillons des Halles de M. Baltard. Après des mois de protestations et de grincements de dents, la nouvelle organisation des marchés a dynamisé le commerce. Michel Chomette a abandonné la gestion du magasin à Marius et Marie et s'est retiré dans un pavillon proche du bois de Meudon, où ses petits-enfants viennent l'été. La clientèle s'est développée. Elle est constituée de restaurateurs et d'hôteliers qui apprécient l'efficacité et l'intégrité des Chomette. Obligés de venir aux Halles pour s'approvisionner en produits alimentaires, ces clients aimeraient bien y trouver aussi d'autres produits pour lesquels il leur faut courir dans tout Paris. Peu à peu, à leur instigation, les Chomette se diversifient et proposent tous les produits nécessaires à l'hôtellerie, des assiettes aux presse-purée, des tables de bistrot aux verres et couverts.

Le développement de l'affaire est tel que, devenu grossiste, Chomette s'associera en 1925 avec les Papeteries de Navarre (fabricant entre autres du papier Favor utilisé pour les nappes et serviettes en papier et le papier hygiénique) pour fonder l'importante société Chomette-Favor dont, à une époque, les cure-dents ont trôné dans tous les restaurants de France. Mais nous n'en sommes pas là. En ce début de siècle, les Halles de Baltard digèrent d'un appétit prodigieux les tonnes de légumes, fromages, viandes et poissons qui se déversent chaque jour dans leur étrange architecture métallique. Extraordinaire spectacle auquel Zola a récemment donné les lettres de noblesse de la littérature avec *Le Ventre de Paris*, troisième volume des *Rougon-Macquart*. Il n'est pas certain que, chez des anti-dreyfusards comme les Chomette, on ait beaucoup lu Zola dont en 1898 justement le « J'accuse » relance l'affaire Dreyfus. Mais les Halles avaient trop marqué leur vie pour que René Clair ne leur ait pas rendu hommage, un jour, dans un texte fort où se révèle la maîtrise de plume atteinte par l'homme qui se voudra « écrivain » avant d'être « auteur de films ».

« C'est au cours de la nuit que se préparait la fête. Quand les rideaux de fer, grondant comme un tonnerre orchestral, s'étaient abaissés sur les boutiques gorgées d'oranges ou de fromages géants, les maraîchers faisaient leur entrée. Du haut de la tour Saint-Jacques, un guetteur nyctalope aurait pu voir leurs voitures qui, venues d'Argenteuil, de Clamart ou de Montmorency, franchissaient les portes de Paris au pas de chevaux somnambules. Peu après minuit, un roulement sourd, ponctué par le halètement d'une respiration étouffée, annonçait l'arrivée du convoi d'Arpajon. Ce train, insensible à l'attirance des gares, serpentait librement entre les maisons qu'il ébranlait sur son passage, descendait le Boulevard Saint-Michel, traversait le Pont au Change et s'arrêtait au centre de la ville en fumant comme un dragon wagnérien. Alors les porteurs en blouses bleues déchargeaient les wagons de leurs trésors champêtres et dressaient sur les trottoirs des jardins verticaux. Quand s'allumaient les pleins feux de l'aube, la rue avait pris l'aspect d'une avenue triomphale où, carottes flamboyantes, navets virginaux, choux-fleurs réjouis ou poireaux éplorés, formaient une haie multicolore qui semblait attendre le passage d'un carnaval potager, l'entrée du roi des légumes tel qu'aurait pu le concevoir Arcimboldo. Plus tard, la marée montante du jour dissolvait les constructions périssables qu'emportait le flot des charrettes et des camions, les derniers festons de verdure, chassés par le jet d'une arroseuse, se perdaient dans les ruisseaux et la scène de la féerie n'était plus que la rue des Halles [5]. »

Destiné à un livre collectif, *Visage de la France*, ce texte parut dans *Le Figaro* en 1969, au moment où se développait une polémique autour de la destruction des pavillons Baltard, sous le titre : « Pour Paris, voir ses Halles partir, c'est mourir un peu ». Tel était sans doute le sentiment de René Clair, mais son texte témoignait d'un relativisme historique beaucoup plus souple. Il rappelait les anciennes rues disparues de la Tabletterie, de la Cordonnerie, ou des Fourreurs et la façon dont « le cœur de Paris fut durement meurtri quand les dix pavillons Baltard furent édifiés sur les ruines d'un quartier ravissant et sordide ». Et concluait sans nostalgie marquée que c'était le rôle des modernes de chaque époque de se substituer aux modernes de l'époque précédente. Comme quoi ce créateur abusivement dénoncé comme passéiste intégrait la nécessité des évolutions

sans états d'âme, même quand c'était le précieux souvenir de son enfance qui était en jeu. On retrouve là le lecteur passionné, si profondément marqué par Baudelaire (« Paris change ! Mais rien dans ma mélancolie n'a bougé ») et par Rimbaud (« Cachez les palais morts dans les niches de planches ! »). René n'oubliera pas les Halles. Il aimera y passer, fût-ce au prix d'un détour, et saluer sa maison natale, son paysage originel.

Qu'en vingt-huit films il ne les ait jamais montrées en dit un peu plus sur sa relation avec ce lieu du commencement. Il ne sera jamais homme à filmer ses histoires d'amour...

Naissance d'un écrivain

Son quartier, donc, ce sont les Halles. Pourtant, loyal comme toujours, au moment de leur rendre hommage, le cinéaste avoue que lorsqu'il évoque les lieux de son enfance la première image qui lui revient n'est pas celle des montagnes de choux-fleurs, mais un « prolongement de la scène du Châtelet toute voisine où se succédaient les changements à vue de *Michel Strogoff* et des *Pilules du diable* ». C'est le premier signal que le passé de René Chomette envoie au futur René Clair, ce goût du spectacle qui se révèle soudain lorsqu'à sept ans le Père Noël lui apporte un Guignol. Dès lors, chaque fois qu'il revient du théâtre, il monte avec sa troupe de marionnettes et la complicité de son frère sa propre adaptation de la pièce qu'ils viennent de voir, qu'il s'agisse de *L'Aventurière*, le drame bourgeois d'Emile Augier vu à la Comédie-Française, ou du *Faust* de Gounod découvert à l'Opéra. Il écrit bientôt des saynètes pour des personnages de son invention. Le cursus de sa vie scolaire, brillante à ses débuts, plus dilettante, rêveuse et distraite par la suite, mais toujours sanctionnée par de nombreux prix de composition française, l'entraîne sans peine à une fréquentation assidue de toutes les formes de la littérature, et peut-être davantage encore de la poésie qui s'avère son territoire de prédilection. Son père s'habitue vite à voir chaque année son anniversaire célébré par un compliment en vers. Ses professeurs ne s'étonnent pas de recevoir ses dissertations rédigées en alexandrins. Il salue d'un sonnet son adieu au lycée Montaigne, avant d'accéder à la quatrième du lycée Louis-le-Grand où son professeur de français, « le père Richardot », fortifiera en lui la vocation littéraire. Dès cette

même année, n'a-t-il pas envoyé une première pièce à l'illustre André Antoine, alors directeur du théâtre de l'Odéon ? Pourquoi justement à Antoine ? Peut-être parce que le centre de gravité de la vie des Chomette s'est déplacé. Ils habitent maintenant rue du Petit-Pont, au bas de la rue Saint-Jacques. René va au lycée près du jardin du Luxembourg, puis rue Saint-Jacques ; la rive gauche et le Quartier latin sont devenus son nouveau territoire et l'Odéon son lieu de référence. Le hasard géographique se révèle singulièrement clairvoyant. Car Antoine se bat pour une approche naturaliste du théâtre, et bientôt entraînera le cinéma sur cette même voie avec des œuvres marquantes comme *La Terre* ou *L'Hirondelle et la Mésange* (1920). La voie du réalisme populiste qui marquera le cinéma français des années 30 compte André Antoine parmi ses pionniers, comme le sera à sa manière René Clair avec sa remarquable tétralogie : *Sous les toits de Paris* ; *Le Million* ; *A nous la liberté* ; *14 Juillet*. Remonter les fils ténus mais fondateurs du « réalisme français » fait surgir ces deux noms, Antoine et Clair, dont la connexion est certaine.

Mais, pour le moment, Antoine n'est que le dédicataire d'un acte en vers du jeune René Chomette, treize ans, élève de quatrième au lycée Louis-le-Grand, auteur la même année d'un très grand poème en douze chants à la gloire de Vercingétorix... C'est son camarade de classe Maxence-Thomas qui évoquera plus tard la verve poétique de ce « long et mince garçon aux traits étonnamment fixes, très mûr pour son âge, et déjà doué d'un humour parfois féroce qui s'exerçait impitoyablement... à l'égard de [leurs] camarades et de [leurs] professeurs [6] ». Retenons l'adverbe « impitoyablement ». Les plaisanteries de René Clair visent à rire et à faire rire, mais la lucidité de leur auteur les rend parfois raides à digérer pour ceux qui en font les frais. Son humour lui vaudra beaucoup d'amis et quelques rancunes tenaces. Plus inattendues sont les confidences de Maxence-Thomas sur les compétences sportives de son ami dont on apprend qu'il était expert en escrime et qu'il manifestait un goût immodéré pour la boxe (c'est le moment où le boxeur français Georges Carpentier est en pleine gloire). Des matches de boxe à poings nus se déroulent dans les escaliers du lycée. Le futur metteur en scène s'est réservé (déjà ?) le rôle d'organisateur et d'arbitre. Ces combats ont lieu à la sortie de la cantine, à l'heure du déjeuner. René est devenu demi-pensionnaire depuis le déménagement, car les parents

passent la journée au magasin, en plein développement, ce qui a entraîné la création d'une succursale rue de Turbigo. A la belle saison, toute la famille s'installe dans la maison de Viroflay que leur a léguée le grand-père Michel Chomette, mort en 1908. Parents et enfants font alors chaque jour, *via* la gare Montparnasse, l'aller-retour Paris-Viroflay.

Ces séjours enchantent les frères Chomette et les marquent à jamais. Henri en fait une description lyrique dans son autobiographie. De son côté René raconte : « Mon frère et moi, nous parcourions en tous sens les bois de Meudon, sauvages, peu fréquentés, et dont nous connaissions tous les secrets [7]. » « J'aimais la campagne, les champs, les forêts. C'était formidable, pour un gosse de Paris de grandir comme cela, en bénéficiant du meilleur des deux mondes [ville et campagne] [8]. » Certes, René Clair sera essentiellement un cinéaste des cités, et plus spécialement de Paris. Mais il faut inscrire, parmi les dualités qui l'habitent, celle qui associe René-des-villes et René-des-champs. Il n'aimait guère Neuilly, et ne trouvait qu'une explication à sa fidélité à cette résidence : l'immédiate proximité du bois de Boulogne. Après 1920, ce citadin passera presque la moitié de son temps à Saint-Tropez, dans un décor longtemps rural. Viroflay développa chez lui le goût de la nature, en même temps que l'intérêt pour les animaux. Son grand-père avait deux chiens auxquels le petit René s'était attaché. Il eut plus tard pour compagnons plusieurs chiens et reprit à dix reprises un projet de scénario intitulé « Mémoires d'un chien ». Ce ne sont là que détails, sur lesquels nous n'aurons guère l'occasion de revenir. Mais l'image officielle de René Clair reste figée dans une telle sécheresse qu'on ne peut négliger ces indications d'une sensibilité éveillée, si abusivement niée par sa légende.

Cette année 1911-1912 qui voit l'entrée de René Chomette en quatrième à Louis-le-Grand et l'homologation de ses ambitions poétiques est marquée par un événement familial important : la rupture d'une communauté de destins entre les deux frères Chomette. Plus âgé de deux ans que René, Henri, après la cinquième du lycée, a fréquenté une école commerciale, et ses parents l'envoient, pour l'année 1911-1912, en Allemagne, afin qu'il puisse maîtriser la langue et s'initier à d'autres modes de vie. Leur ambition évidente, c'est qu'Henri, ensuite, les aide, puis les remplace à la tête de l'entreprise Chomette. Henri revient

pour Noël à Paris et va attendre son frère à la sortie de Louis-le-Grand : « Pour la première fois, écrira-t-il plus tard, je reçus l'impression... que le destin m'avait détourné d'une voie que René continuerait à suivre seul, et que nos chemins bifurquaient pour ne se joindre jamais plus[9]. » Il y a quelque amertume perceptible dans cet aveu. En fait, les deux frères resteront affectivement proches, et leurs voies se croiseront souvent, mais celle d'Henri ne sera le plus souvent que l'ombre de celle de son frère. La bifurcation de leurs scolarités symbolise assez bien celle de leurs tempéraments, de leurs rêves, de leurs destins. Certes, ils resteront des Chomette. Mais chacun à sa façon — qui n'est pas celle de l'autre.

2

LA FÊTE DE L'HOMME

Le cercle des poètes

Le cursus scolaire de René Chomette se poursuit à Louis-le-Grand de 1911 à 1916 sans incident majeur. Rêveur et peu discipliné, il passe en conseil de discipline en troisième. Ses résultats sont moyens ou médiocres, sauf pour tout ce qui touche la langue et l'écriture, où il excelle. Cette polarisation de ses qualités et de son intérêt s'intensifie en seconde où son professeur de français, Charles-Gustave Amiot, remarque ses dispositions et les encourage. Amiot est un romancier dont la petite réputation au début du siècle fut balayée par la révolution proustienne. C'est surtout un éminent spécialiste du XVIIIe siècle, très au fait de la vie littéraire (revues, édition, courants d'idées), qui entretient volontiers une relation privée avec ses élèves d'exception. Les livres d'Amiot avaient depuis longtemps disparu des librairies quand José Corti publia, en 1979, un petit roman resté inédit jusqu'alors, *La Duchesse de Vaneuse*, élégant hommage à *La Princesse de Clèves*.

Dès 1914, mais longtemps après sa scolarité, René Chomette rendra visite à son ancien professeur, ou correspondra avec lui, lui confiant projets et ambitions, sollicitant conseils et appuis. Amiot avait contribué à élargir la relation de René avec la littérature en donnant le goût du Grand Siècle et des Lumières classiques à un élève qui réservait jusqu'alors ses enthousiasmes aux poètes et romanciers du XIXe siècle. Un élève qui ne s'intéresse plus guère qu'à son territoire d'élection, la littérature, et plus spécialement la poésie, les grandes œuvres des autres, et son œuvre

propre dont il esquisse les premiers contours. Cette activité scolaire très sélective est suffisante toutefois pour lui permettre de passer la première partie du baccalauréat, avec une mention assez bien, en juillet 1915.

Pendant l'année scolaire 1915-1916, René cesse de fréquenter régulièrement Louis-le-Grand. Il sera recalé à la seconde partie du baccalauréat, si tant est qu'il s'y soit réellement présenté. Une rupture radicale intervient dans sa vie ; pour des motifs qui lui sont propres mais d'abord en raison du bouleversement général qu'introduit le déclenchement de la guerre en août 1914. La vie de la famille Chomette s'en trouve profondément transformée. Le père, Marius, âgé de quarante-sept ans, est mobilisé. Henri qui, depuis un an, après ses études, cherche sa voie, décide de s'engager sans attendre l'appel. Pendant plus de quatre ans, le magasin Chomette sera dirigé par la mère restée seule. Cette femme, jusqu'alors effacée, va se révéler un excellent chef d'entreprise, assurant si bien le maintien des affaires que la société, dès la paix revenue, connaîtra un essor immédiat. Mais cette mutation des responsabilités a une sanction : la disparition de l'autorité paternelle, jusqu'alors fort vigilante, et l'indisponibilité d'une mère submergée par d'autres tâches.

A seize ans, René Chomette est un adolescent en liberté. C'est un formidable cadeau que la vie fait à un jeune poète hanté de rêves lyriques, de glorieuses ambitions... et probablement assez paresseux. L'année de son premier baccalauréat, la liberté de René est en rodage. C'est toutefois l'année où se développent et s'ancrent les grandes amitiés de son adolescence. C'est l'époque où il se lie avec ses condisciples Raymond Payelle — qu'il retrouvera acteur, puis écrivain et académicien Goncourt sous le nom de Philippe Hériat —, ou Paul Deharme — qui sera un des premiers théoriciens de l'expression radiophonique — ou Lucien Farnoux-Raynaud — qui lui présentera son copain Jacques Jaujard, futur collaborateur d'André Malraux au ministère de la Culture. Trois de ses amis, Jacques Rigaut, Maxime François-Poncet, Pierre Deval tiendront une place prépondérante dans cette période de son existence. Jacques Rigaut se trouvait déjà avec René Chomette au lycée Montaigne ; particulièrement unis quand ils préparèrent ensemble leur première communion. Ils se retrouvent plus tard à Louis-le-Grand. Rigaut est un jeune homme cultivé qui pratique l'insolence et la provocation. Lui

aussi se destine à l'écriture et trouve un soutien auprès de Charles-Gustave Amiot. Il sera un compagnon de route du groupe surréaliste. Dans le numéro de janvier 1920 de *Littérature*, revue fondée par Aragon, Breton et Soupault, Rigaut publiera un article sur le suicide qui frappe les esprits et dont la première phrase, « Je serai sérieux comme le plaisir », deviendra un des mots de passe des batailles artistiques de l'époque. Si Rigaud est resté une figure emblématique du surréalisme, c'est moins par ses écrits que par sa vie, ou, plus exactement, par sa mort : à vingt ans, en 1919, il annonçait qu'il se tuerait à trente, ce qu'il fit effectivement le 5 novembre 1929. Jacques Rigaut a inspiré le personnage central de deux livres de son ami Drieu La Rochelle : *Plainte contre inconnu* et *Le Feu follet* (et donc le personnage incarné par Maurice Ronet dans le film de Louis Malle). La créativité plus exaspérée que désespérée d'un Rigaut est représentative de l'état d'esprit d'une génération de jeunes intellectuels (ou aspirant à l'être). Fièvre que partage René Chomette — ses poèmes vont en témoigner. Si nous nous arrêtons ainsi sur Jacques Rigaut, c'est qu'il va bientôt jouer un rôle important dans la vie de son ami.

René fait la connaissance à Louis-le-Grand, en classe de première, de Maxime François-Poncet, issu d'une grande famille de magistrats et de diplomates vis-à-vis de laquelle il affiche ses distances. Lui aussi se destine à l'écriture. Déjà, il publie des poèmes et des critiques littéraires dans deux petites revues, *La Presqu'île*, qu'il a contribué à créer, et *L'Arabesque*. Il exerce sur ses amis une sorte d'autorité naturelle née de l'évidence d'un talent fort, d'une personnalité racée sous couvert de nonchalance, d'un « physique imprévu, presque exotique... des yeux et des cheveux très noirs, une bouche légèrement négroïde... et de longues mains d'aristocrate ». C'est ainsi que le décrit une amie du groupe, Colette Clément née Mayer (qui deviendra écrivain sous le nom de Constance Coline), dans un livre de souvenirs que René Clair préfacera. Constance Coline a connu Maxime par l'intermédiaire de Simone Kahn qui plus tard épousera André Breton. Maxime lui présente ses amis Chomette et Rigaut qui intègrent le groupe Mayer où ils fréquentent entre autres Colette Jeramec qui épousera Drieu La Rochelle. Constance Coline vit une idylle avec Maxime quand celui-ci s'engage

dans l'artillerie en devançant l'appel. Il tombera au combat le 4 juin 1918, laissant ses amis désemparés [1].

C'est René Chomette qui fera s'agréger Pierre Deval au trio Chomette-Rigaut-François-Poncet, bien que ce nouvel ami ne soit ni parisien, ni poète. René a fait sa connaissance en faisant du vélo à La Baule pendant les vacances de l'été 1914, marquées par le début de la guerre. Paul Deval est l'enfant d'une famille de soyeux lyonnais, brillant lycéen passionné de littérature et de musique, mais plus encore de formes et de couleurs, et qu'une vocation sans ambiguïté destine au dessin, à la peinture ou à la sculpture. Les deux jeunes gens entretiennent une correspondance active, chaleureuse. Ils échangent leurs rêves et leurs découvertes, chacun soumettant ses premiers travaux (poèmes de Chomette, dessins de Deval) à l'amicale critique de l'autre. Deval vient passer des vacances à Paris en 1916 et Chomette l'introduit dans sa fratrie. L'entente est immédiate. Deval développe sa relation avec Maxime à l'occasion de séances de pose, car il a entrepris son portrait. Il est séduit par l'énergie de Rigaut, qu'il accompagnera dans son militantisme dada, après guerre, quand Chomette et Rigaut auront rompu. Plus tard, il deviendra « le maître d'Orvès », l'héritier des Nabis, un peintre fort et trop oublié [2].

Ainsi se forme, et bientôt se fissure, ce cénacle de l'amitié. Sa brève durée se situe à peu près dans l'espace 14-18, deux repères qui ouvrent une guerre sur la mort de Péguy et la closent sur la mort d'Apollinaire. Une guerre où ceux qui ne perdirent pas la vie perdirent beaucoup de leur foi en l'homme, et de leur engagement dans un art (poétique, littéraire, humaniste) resté sourd aux cris des agonisants, aux horreurs du massacre, désarmé et récalcitrant devant le malheur. Chez René Chomette, en tout cas, une blessure et une nostalgie ineffaçables témoignent de l'intensité avec laquelle il vécut cette expérience matricielle où l'amour et la guerre firent exploser son cercle de poètes.

Les grandes vacances

En octobre 1915, René Chomette entre en classe de philosophie, et sa scolarité devient aléatoire. La guerre le rattrapera au début de 1917. A l'un de ses biographes, il avouera plus tard : « Pour un adolescent parisien abandonné à lui-même, la vie

pendant la guerre ouvrait toutes les opportunités : nous allions partout où nous menaient nos rêveries, et je dois avouer que nous en avions d'extravagantes [3]. »

Un roman inachevé et inédit, entamé en 1947, « La Forêt enchantée », contient trop d'indices précis pour qu'on en ignore la portée autobiographique. Le héros, Jean, « est fort lié avec une jeune actrice qui fait valoir ses talents dans un théâtre des boulevards extérieurs où je me rendais chaque soir ». Il rate son bac à dix-huit ans et avoue : « J'avais négligé mes études du jour où, croyant que j'étais devenu un homme, je m'étais conduit comme un jeune sot. Après avoir lu quelques livres défendus, fréquenté quelques cafés, et connu quelques jeunes femmes, je croyais que je n'avais plus rien à apprendre du monde, de la vie de plaisir et de l'amour. » Ainsi, rétrospectivement, René Clair décrit-il son adolescence sous le masque de la fiction. Mais nous n'en sommes pas encore au stade de cette lucidité autocritique.

Georges Charensol, qui fit sa connaissance vers 1924 et resta lié avec lui jusqu'à sa mort, raconte : « Il écrit, il lit, il est tous les soirs au théâtre. Anarchisant, il est abonné à la fois à *L'Action française* et au *Journal du peuple* et mène une vie des plus libres... Sa vie est maintenant un peu celle qu'a décrite Raymond Radiguet dans *Le Diable au corps* : " La guerre, ce fut pour nous de grandes vacances. " [4] »

Le mot le plus important de ce juste et discret résumé, c'est le mot « théâtre ». Certes, il y va souvent (et continuera longtemps), pour la simple raison que la passion du théâtre, contractée au Châtelet, côté salle et côté coulisses, le tient solidement. Mais aussi parce que sa fréquentation du théâtre l'a amené à rencontrer des gens de théâtre. Il est tombé follement amoureux d'une actrice. Il entame avec elle une liaison agitée. Son comportement scolaire, ses poèmes, sa relation avec la guerre, ou avec ses amis : tout cela, pendant cette période, doit être lu à travers la grille de cette passion et de cette liaison.

De cette grande affaire, nous ne savons pas grand-chose. Une fois entré dans la vie active (c'est pour bientôt), René n'en parlera jamais, fût-ce à ses proches. Il n'en a conservé nulle trace, écrite ou autre. Mais ses intimes de l'époque y ont été mêlés. Leur correspondance s'y réfère. Ils ont fait des confidences, dont l'écho affaibli nous parvient. On peut démêler les principaux fils de la situation.

Cette passion a pour objet une actrice de la Comédie-Française, Gabrielle Dreyfus, qui fait carrière sous le nom de Colonna Romano. Née en 1883, elle a quinze ans de plus que René Chomette. André Antoine lui a donné sa première chance à l'Odéon puis l'a fait entrer au Conservatoire, où elle obtient un premier prix de tragédie dans *Phèdre*. Elle débute à la Comédie-Française en août 1913 dans ce même rôle, comme il convient à une élève et protégée de Sarah Bernhardt. Les frères Chomette sont allés voir cette dernière, dans *Phèdre* justement, aux vacances de Noël 1911 [5]. Agée de soixante-sept ans, Sarah leur a laissé une impression pitoyable. René, en tout cas, est plus sensible au jeune talent de Colonna Romano qui s'affirme comme une grande tragédienne d'une beauté impressionnante.

Spectateur assidu, René Chomette a pu voir Colonna Romano à l'Odéon en 1911 ou 1912, et certainement à la Comédie-Française en 1913. Il ne semble pas qu'il l'ait rencontrée personnellement avant 1914, mais il la connaissait certainement en 1915. Il avait donc quinze ou seize ans au début de leur relation. Il est possible qu'ils se soient rencontrés chez André Antoine où « Colo », comme l'appelaient ses familiers, était un peu considérée comme la fille de la maison [6]. Elle est d'ailleurs mariée à l'époque avec Pierre Mac Leod, comédien sous le nom de Georges Grand, qui s'illustra dans les troupes d'André Antoine (Théâtre libre, Théâtre Antoine) avant d'entrer à la Comédie-Française en 1906.

Que la relation Colonna-René soit devenue intime, on n'en peut douter. L'affaire n'était pas passée inaperçue. Et René ne devait pas en faire mystère avec ses proches amis car leurs lettres à René font tout naturellement référence à Colonna, pour lui en demander des nouvelles, pour lui en donner quand ils l'ont vue en représentation la veille, pour lui demander des « bleus » (billets détaxés) pour une représentation, ou pour l'interroger sur les projets ou le calendrier de la comédienne. A les lire, on pourrait même imaginer que René Chomette est le compagnon officiel de Colonna Romano. Ils sont d'ailleurs partis une fois en vacances ensemble (Colonna a rejoint René à Ploumanach où il se reposait) : une lettre de Jacques Rigaut du 19 août 1916 est sans équivoque à ce sujet. Quelques évidences s'imposent. Pour un tout jeune homme de seize ans, timide, réservé, introverti, connaître le premier grand amour de sa vie avec une femme

épanouie, placée sous les projecteurs de la scène et de l'actualité, vedette dans l'éclosion de son règne, incarnant publiquement les plus grandes amoureuses de l'histoire du théâtre, servante de la poésie et de la tragédie dans le temple officiel de l'art dramatique, constitue nécessairement une initiation passionnelle exaltante, destinée à laisser une empreinte. Colonna Romano est un personnage entreprenant, magnétique. Ses aventures furent nombreuses et sa vie marquée par des engagements qui témoignaient pour le moins d'initiative et de courage : à la Comédie-Française, où elle devint la protectrice des poètes et des programmes poétiques ; sur le plan politique, en participant aux campagnes du Front populaire ; sur le plan civique, pendant la Seconde Guerre mondiale, où son action lui valut la médaille de la Résistance.

Avant d'assumer ces missions, au moment où nous la rencontrons, Colonna Romano est aussi l'héritière d'une tradition du XIXe siècle qui associe la scène et la courtisanerie. Dans les années 10, elle était la maîtresse du comédien Pierre Renoir, ce qui lui valut d'être pour plusieurs portraits le modèle d'Auguste Renoir qui appréciait le flamboiement de ses yeux bleus. L'un de ces portraits orna longtemps son atelier. Auguste Renoir en offrit un, peint en 1912, au musée de sa ville natale, Limoges, et un autre, peint en 1913, au musée du Luxembourg (il est actuellement au musée d'Orsay). Dans l'immédiate avant-guerre, Colonna était la maîtresse en titre du richissime Alfred Edwards qui avait assuré le triomphe du *Matin* et venait d'acquérir la majorité des parts du *Figaro*. Comme pour ses épouses et maîtresses précédentes, il avait commandé le portrait de Colonna Romano au grand peintre du moment, c'est-à-dire... Auguste Renoir. La nuit du 10 mars 1914, Edwards mourut de la grippe. L'ayant découvert, « Colonna Romano avait jeté une cape de soirée sur sa chemise de nuit et s'était enfuie ». Elle fut rattrapée par un beau testament selon lequel « Alfred Edwards léguait tous ses biens », y compris le théâtre Réjane (actuellement Théâtre de Paris) et le Casino de Paris à Mlle Romano, « [son] amie dans le sens le plus immatériel du terme »[7]. Imaginons l'effet sur le public quand la tragédienne auréolée d'une pareille renommée lançait à la salle : « Connais donc Phèdre et toute sa fureur... Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée. C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. »

Pour mener à bien son éducation sentimentale et sensuelle, René Chomette dispose d'une maîtresse d'exception. Même le poète y trouve son compte. Colonna Romano a une passion pour Musset, Baudelaire, Verlaine. Elle est l'amie de l'écrivain italien Gabriele D'Annunzio qui vient de passer quelques années d'exil en France. Elle a une dévotion pour le poète belge Emile Verhaeren qui enthousiasme alors les jeunes intellectuels. C'est par elle que René pourra rencontrer Verhaeren, lui soumettre ses vers, recueillir ses avis. Le poète lui conseille de se libérer de la versification trop structurée pour recourir davantage au vers libre. Bien vite, René transmet la bonne parole à ses amis, que l'on devine assez épatés (Maxime François-Poncet, Pierre Deval). Mais parfois agacés ; Charles-Gustave Amiot, par exemple, rejette le « vers-librisme » qui rend la tyrannie du vers trop lâche. Mais il ajoute, débonnaire : « L'essentiel est que vous viviez passionnément et toutefois avec réflexion, en tout cas avec allégresse et avec foi. » Pour ce qui est de la passion, René Chomette est nettement en avance sur le programme. Il est vrai que c'est la seule matière dont il poursuit l'étude. On ne peut pas dire que son professeur, devenu protecteur, s'intéresse beaucoup à sa vie scolaire. Il est plus attentif à ses ambitions littéraires. René, en effet, utilise ses loisirs à l'esquisse de son œuvre poétique. Ainsi, dès le numéro 6 de la petite revue *La Presqu'île*, trouve-t-on un de ses poèmes, lyrique et peu allègre :

Plus haute que tous ces flots de boueuses démences
Plus haut que tous ces cris d'impuissance et d'ennui
Elève-toi, ô mon âme et rêve de la nuit
Eparse dans les vents frémissants du silence.

On songe (et la suite du poème justifie ce rapprochement) aux *Aveugles* ou au *Crépuscule du soir* de Baudelaire (« Recueille-toi mon âme, en ce grave moment / Et ferme ton oreille à ce rugissement »), Baudelaire qui, pour René, initiait la modernité poétique. On est loin en tout cas du « vers-librisme » de Verhaeren, même si ce même numéro de *La Presqu'île* lui rend, sous la signature de René Chomette justement, un hommage appuyé. Un article sans doute écrit à la hâte puisque Verhaeren était mort accidentellement à Rouen, le 22 novembre 1916. Toujours dans le même numéro, l'ami Maxime François-Poncet regrette le

silence que s'est imposé *La Nouvelle Revue française* depuis le début de la guerre et appelle le retour des jeunes écrivains novateurs qui l'avaient initiée. Il n'aura pas l'occasion d'assister à leur prise de pouvoir pendant les années 20.

Le Chemin des Dames

En novembre 1916, René Chomette aura ses dix-huit ans, et passera devant le conseil de révision. Mais, depuis quelques mois, il souffre du mauvais état chronique de sa colonne vertébrale. Il est obligé de consulter un médecin et de suivre un traitement. Amiot lui écrit : « Je suis fort affligé, pour vous, de cette nécessité de devenir rectiligne [8]. » Rectiligne, il ne le devient pas vraiment, et, au début de 1917, le conseil de révision le réforme. Il décide alors de s'engager dans un service de la Croix-Rouge. Décision qui prend de court et parfois stupéfie ses amis. Avec son agressivité habituelle, Jacques Rigaut lui écrit : « Je ne suis pas peu surpris de cette décision. Outre le prestige de l'uniforme, je ne vois pas bien ce qui t'attire au Secours aux Blessés. Aurais-tu ouvert ta fenêtre ? Au moins, ce serait profitable à ta santé... » Les motivations profondes de René ne sont pas claires. Il n'avait témoigné jusqu'alors ni patriotisme militant, ni véritable intérêt pour la guerre. Toutefois, vivant une aventure extravagante au regard des valeurs de la famille Chomette, il a pu concevoir quelque embarras moral ou quelque difficulté matérielle à la poursuivre alors que son père et son frère combattaient. Par ailleurs, l'un mobilisé l'autre engagé, ses deux plus proches amis, Maxime François-Poncet et Jacques Rigaut, se retrouvent en uniforme au printemps 1917. Peut-il s'en désolidariser ? Tout cela a pu jouer. Mais la raison principale trouve son origine chez Colonna Romano. S'il semble acquis qu'elle l'a poussé à s'engager, on ne sait pas exactement pourquoi. Ce qui est certain, c'est que la relation entre Colonna et René n'est pas facile à vivre pour le jeune homme. Son amie est mariée. Tout indique qu'elle n'est pas avare de ses effusions. L'un des bénéficiaires serait le plus ancien compagnon de René : Jacques Rigaut lui-même. Leur amie commune, Constance Coline, dira plus tard dans son livre de souvenirs : « Ils nourrissaient tous deux [René et Jacques] une passion pour une comédienne du Français... belle et majestueuse personne, et je crois que Jacques fit sa conquête

au nez et à la barbe de René, à moins que ce ne soit le contraire. Ils restèrent plusieurs années ses soupirants attentifs et peut-être aussi ses amants[9]. » Bien entendu, ce n'était pas « le contraire » ni « peut-être ». Rappelons, pour expliquer ces litotes, que le livre était préfacé par René Clair...

La trahison de Rigaut (ou ce que René vit nécessairement comme une trahison) est d'autant plus patente que le jeune homme, loin de masquer cette situation, ne cesse avec une perversité diabolique de gratter la plaie. Dès le jour, début 1916, où il fait la connaissance de Colonna Romano, dont il connaît le lien avec René, il met en place une série de provocations qu'il ne cessera de développer par la suite. Il raconte comment André Antoine l'a emmené voir *Bérénice* en matinée, au Français, et lui a présenté Colonna « qui est charmante », avec qui il a pris le thé, comment, après quoi, elle lui a donné deux billets pour le spectacle de soirée auquel elle a assisté dans la même baignoire que lui. Comment, le lendemain, pendant le déjeuner familial, un coursier lui apporte deux billets pour *Zaïre*, le soir même. « Je suis enchanté d'y aller pour retrouver Colonna. Tu ne devineras pas pourquoi : parce qu'elle a un parfum exquis. Elle-même n'est du reste plus de la première jeunesse. Elle me plaît toutefois beaucoup. » Ce cocktail d'innocence affichée et de rosserie délibérée se fera de plus en plus explosif au fil des mois. A la fin de 1916, dans une lettre d'une férocité gouailleuse, il raconte en s'excusant grossièrement (« Je suis un cul ! Je suis un cul ! ») comment il a oublié de transmettre à René un rendez-vous que Colonna lui fixait et expliqué à celle-ci que René, empêché, ne pouvait venir, afin de la garder pour lui tout seul. Et il conclut : « Moi, je ne t'en veux pas du mal que je t'ai fait. J'ai la contrition joyeuse. »

L'éducation sentimentale de René se poursuit, avec les épreuves qu'elle implique. Cette expérience a sans doute contribué à le décider à « ouvrir sa fenêtre » et à entrer dans le siècle. En 1917, ce n'est pas une évasion, c'est une descente aux enfers.

René Chomette s'engage donc dans la Croix-Rouge. Il demande à être attaché à un corps qui intervienne au front. Il est affecté à un service de cantines qui dépend de la Société de secours aux blessés militaires organisée par le comte de Beaumont, Misia Sert et quelques autres mécènes. C'est dans les ambulances de ce groupe que Jean Cocteau, l'année précédente,

s'est engagé, expérience au terme de laquelle il a publié son roman *Thomas l'imposteur*. Les cantines sont placées sous la direction de Lucien Daudet, fils de l'écrivain Alphonse Daudet et frère de l'écrivain, polémiste et militant politique Léon Daudet. Dans son *Journal de famille*, Mme Alphonse Daudet note le 28 septembre 1916 : « Lucien quitte Tours. Il le désirait tant !... Il va être affecté aux convois automobiles de la Croix-Rouge sur le front entre les premières et les secondes lignes. C'est pour le ravitaillement des combattants en boissons chaudes, quand ils se rabattent vers le repos. » Plus tard (1er août 1917), elle notera : « Lucien repart aujourd'hui... il retourne à ses cantines du front de guerre, où le danger est pour tous, même aux non-combattants [10]. »

René Chomette se présente à la Société de secours aux blessés militaires à la mi-avril 1917. Ceux qui l'ont dirigé vers cet organisme savaient sans doute qu'il était accueillant pour les artistes. René est heureux que son chef d'équipe appartienne à ce monde littéraire dont il se sent, et se veut, de plus en plus proche. Par ailleurs, Lucien n'est ni antisémite, ni royaliste comme son frère. Agé de quarante-neuf ans, c'est un dandy, un mondain homosexuel et, à ses heures, le proche compagnon de Marcel Proust. Quand il est né, sa mère attendait une fille. Longtemps elle a appelé Lucien Zézette, a soigné sa belle chevelure bouclée et l'a habillé de vêtements féminins. On ignore si les deux hommes ont eu l'occasion de comparer leur petite enfance [11]...

Lucien Daudet écrit et peint en dilettante — *Le Figaro* a publié en novembre 1913 l'un des premiers articles parus sur *Du côté de chez Swann*. Il est séduit par ce beau jeune poète tout gorgé de belles-lettres et auréolé d'aventures parisiennes. Ils discutent de leurs lectures. Lucien Daudet emmène René à la Cantine 3, sur le front, dans le secteur dit de Saint-Quentin, proche du Chemin des Dames. Dans l'inconfort de la cagna, aux moments de repos, René lit à Lucien ses poèmes. Rentré à Paris, celui-ci lui écrira : « Vous m'avez lu de bien jolies choses, très personnelles. Et je ne vous dis pas cela banalement [12]. » Un instant, la poésie introduit un petit coin de ciel bleu dans une aventure que René veut « purificatrice » (lettre à Amiot), « renoncement, immolation, renouvellement de mon Moi » (lettre à Rigaut). Il va être servi.

Le service des cantines amène réellement ceux qui l'assurent à

proximité immédiate des combats. A la différence de tout autre soldat, René, s'il a bien touché un bel uniforme qui lui va à ravir, n'a bénéficié d'aucun entraînement, d'aucune préparation, physique ou psychologique, à la réalité matérielle d'une guerre qui atteint à ce moment-là son degré extrême d'intensité. Quand il arrive à son poste (aux derniers jours d'avril 1917), l'armée française vient de lancer, dans la région où il se trouve, une formidable attaque qui durera jusqu'au 9 mai et qui échouera. Les généraux Nivelle et Mangin sont éloignés. Pétain et Foch prennent les choses en main. En mai et juin, des mutineries éclatent et sont réprimées. Durant cette période, trois cent mille hommes sont tués ou blessés au combat, trois mille cinq cents sont jugés et cinq cent cinquante-quatre condamnés à mort [13]. C'est à cet endroit (l'un des plus exposés) et à ce moment-là que le néophyte René Chomette, vêtu de dévouement candide et de bleu horizon, connaît son baptême du feu. Il ne s'en remettra pas. Il dira plus tard : « J'avais 18 ans. J'avais eu une existence de complet égoïsme et d'autosatisfaction, jusqu'à ce moment. Ce que j'ai vu m'a glacé jusqu'aux os : j'étais horrifié [14]. » Ou encore : « C'est là que j'ai reçu le choc de ma vie... Ce fut pour moi la découverte de l'homme. Jusqu'alors, je n'avais pensé qu'à moi. » Au bout d'un mois, il est à bout de nerfs, de forces. Fin mai, il en fait part à Lucien Daudet qui essaie de gagner du temps et lui écrit, le 2 juin : « Déçu par ce que vous m'avez dit hier. Je croyais que l'intelligence est une manière de garant chez les êtres qui la possèdent. Ne me faites pas perdre cette illusion. Pensiez-vous que c'était *extrêmement amusant* d'être convoyeur ? Quelle étrange psychologie ! Parlons sérieusement, je vous demande de patienter, d'attendre encore quelque temps. Vous n'aurez aucun ennui si vous quittez votre poste du jour au lendemain. Tandis que moi, j'en aurais pour avoir engagé un ami aussi légèrement. » René se reprend et, tandis qu'on lui cherche un remplaçant, il assure à la Cantine 3 un service exemplaire. Beau joueur, Daudet lui organise une évacuation sur Berck où il sera soigné pour sa scoliose, le félicite « d'avoir rendu [sa] cantine célèbre » et lui fait confiance pour expliquer le service, heure par heure, à son successeur, avec cette ultime recommandation : « Pas de parole de découragement. Pas d'ironie, je vous en conjure. » Vers le 1er août, René Chomette est à Paris. Le 19, il est photographié aux côtés de sa mère, en uniforme ; fin août il est à Berck et, le

10 septembre, on lui pose le plâtre nécessité par son traitement et qui le bloque des reins aux épaules.

Max est mort !

Trois mois de mobilité restreinte, trois mois de solitude, trois mois de méditations amères pour digérer toutes sortes d'initiations : à l'amour et à la jalousie, aux pièges des garçonnières et des loges d'artistes, au sang et à la mitraille qui giclent dans votre vie et font exploser votre univers calfeutré. René Chomette est partagé entre désespoir et révolte tandis qu'il traverse le sas de décompression de Berck. Elles se sont envolées, les belles illusions et les grandes espérances d'une adolescence encore toute chaude. Comme le dira (*Le Roman inachevé*) un poète né un an avant lui : « J'ai buté sur le seuil atroce de la guerre / Et de la féerie, il ne reste plus rien. » Un autre poète était vite passé de « Ah Dieu que la guerre est jolie ! / Avec ses chants ses longs loisirs » (*Calligrammes*) à « Tout cela est bien singulier et bien épouvantable... » Moins grand poète qu'Aragon ou Apollinaire mais violemment bouleversé, René Chomette investit sa rage dans une sorte d'extrémisme politique. Il racontera : « Confronté avec les réalités de la guerre, si contraire à la propagande patriotique dont les journaux nous abreuvaient, j'étais terriblement amer et écœuré et j'ai failli devenir gauchiste et rejoindre un parti luttant pour la paix [15]. » Mais Berck ne se prête guère à quelque engagement que ce soit, et René restera toute sa vie rebelle à tout militantisme. Le seul auquel il s'adonne, à Berck, à Paris ou au front, c'est celui de l'écriture : correspondance et poésie. Pendant sa période à la Cantine 3, il a entamé un recueil de poèmes directement liés à sa découverte de la guerre. A Berck, il poursuit sur la même inspiration, pour aboutir à une suite poétique de cinquante-sept feuillets dactylographiés qu'il va tenter de faire éditer. Il annoncera sans doute trop vite que c'est chose faite, car dans leurs lettres ses amis s'étonneront de ne pas encore avoir reçu l'exemplaire promis. Seul le double de la première frappe circulera parmi les proches. Suivi de la mention « Secteur de Saint-Quentin — Juin-Juillet 1917 », le titre, « La fête de l'Homme », relève bien entendu d'une dérision vite soulignée par le premier vers : « Ce n'est pas encore ce soir que je chanterai la fête de l'Homme » (« l'Homme » a gardé sa majuscule, sans

doute pour mieux souligner une douloureuse ironie). Cette fois, René Chomette a abandonné les formes constituées de la poésie pour se livrer au vers libre. Moins pour répondre au conseil de Verhaeren que parce qu'il se refuse à discipliner une inspiration haletante, et déchirée. Une description crispée des champs de bataille alterne ou se conjugue avec une introspection inquiète. Ecoutons cette voix d'un soldat poète de dix-huit ans qui découvre la guerre :

Mais l'homme est là, rampant. Il doit être et se dépenser
Sans vouloir, sans savoir, il fourmille dans la nuit grasse
Seul accompagnateur de ses promenades, l'obus
éclate durement comme un rire énorme et projette
le long hululement plaintif au loin de ses éclats.

Il me semble que je suis seul à vivre
parmi ces hommes.
Au milieu des fumées, de la boue et des bruits,
je porte en moi
comme un peuple d'enfants qui crient.

... Ils vont. J'entends en moi,
comme un long désespoir crépitant dans la boue
la voix multipliée de leurs pas qui s'éloignent.

A l'angoisse, la souffrance, succède le choc du retour. Enchaînons quelques vers épars dans ce poème des retrouvailles, pour y découvrir une émotion dont l'empreinte marquera son auteur :

Oh mon Paris, je te revois !
... je te reprends avec mes yeux qui ont besoin de toi
tes pavés enfièvrent mes pas
... et j'aurais pu mourir !

Ainsi, en dépit de la brièveté de sa présence au front, René Chomette partagera avec une multitude d'anciens combattants une réévaluation de ses attaches profondes et le sentiment d'être un survivant. Ses poèmes vont devenir plus personnels et se diversifier pendant les cinq années où il continuera d'en écrire

régulièrement (environ jusqu'en 1923), mais ce thème central, ce regard d'un homme revenu d'un ailleurs resteront dominants.

Pour le moment, René a le plus grand mal à faire circuler l'exemplaire de son recueil parmi ses amis. La seule réaction connue est celle, tardive, de Pierre Deval (novembre 1918) qui dit sa joie, son émotion devant de nombreux passages, et suggère de retravailler et de condenser le poème : « Ce qui nous rendrait très tristes et furieux, c'est que vous l'abandonniez tout à fait et je sais que c'est un peu votre habitude. N'êtes-vous pas un déplorable flemmard ? » Deval est le seul à se manifester par écrit sur « La fête de l'Homme », et il est aussi le seul des intimes à ne pas être mobilisé (pour cause de santé fragile). Ce n'est sans doute pas une coïncidence. Rigaut, François-Poncet, avec qui René correspond activement à cette époque, n'ont plus guère la tête aux trophées poétiques. Ils sont peu à peu grignotés, étouffés, non par l'horreur de la bataille (ils ne sont pas au front) mais par la stupidité des cadres, la lourdeur épuisante des tâches inutiles, les brimades des excès disciplinaires. Rigaut s'est humanisé dans l'épreuve. Il écrit à René, quand celui-ci est à Berck : « Mais non, je ne suis pas consolé en apprenant ton nouvel exil. Si toute la misère du monde ne peut me consoler d'un seul de mes chagrins, elle peut y ajouter... Mais il ne faut pas jouer à mettre ses douleurs sur un piédestal... Je te parle avec la sottise rabâcheuse d'un père de famille. C'est qu'aussi j'en ai la tendresse — en ce moment du moins. » Il dénonce « cette garce d'épreuve où [il] pense laisser toutes [ses] plumes », et ajoute, en décembre 1917 : « Je gagne en pâteux. Je suis en péril de mort. J'oublie. J'oublie ce que j'étais, ce que je voulais être. Et je ne sais pas ce que je suis devenu. C'est une citation de Max. Et c'est aussi ma vie. » Max (François-Poncet), autrefois condescendant avec René, se réchauffe maintenant à son amitié. « Tous deux souffrons du même exil, même souffrance, même angoisse. Etre démuni, si seul, sans rien dans les mains que la lourdeur affreuse de son corps... sentir son impatience de la vie, sa fierté s'épuiser contre cette muraille ! Je t'aime à travers l'espace, fine silhouette efféminée prise dans la gangue brutale, ami cher, avec ton sourire têtu, ton désir de force, ta hantise d'énergie [16]. » En mars 1918, pour une histoire de fausse permission, Max écope de deux jours de prison, qui deviennent sept puis vingt. Il passe en prison le jour de ses vingt ans et accuse le coup. « J'ai très

dignement pleuré aujourd'hui, à la face de tout le monde. » René, qui est rentré à Paris, répond sur le même ton, dénonce son propre « engourdissement quotidien ». « Vraiment je ne me croyais pas si faible, si accessible. Cela se traduit par une somnolence désespérée. A quoi bon ? A quoi bon ? » Max lui écrit le 1er mai 1918 : « Enfin, je suis parti, oui, je suis parti... Je ne suis qu'en partie déçu et décontenancé. Je regarde. Le danger m'attire. Mais je ne suis pas assez exposé. » Un mois plus tard, un éclat d'obus lui tranchera la gorge.

Pour Chomette, Deval, Rigaut, la mort de Max est un choc. Elle les frappe en pleine crise morale et renforce le sentiment de l'absurde que la guerre leur inspire. Rigaut, un instant, perd ses défenses. Il écrit, désemparé, à René : « Mon cher vieux. Tu pressentais horriblement juste. Max est tué. Je suis effondré et je n'y crois pas encore. Je t'embrasse, mon cher vieux. » Les trois amis respectent un rituel exprimant la solidarité de leur deuil. René va récupérer chez une tante de Pierre Deval le portrait de Max que le peintre a réalisé en 1916 et laissé à Paris depuis. Il fait photographier le tableau et tirer trois épreuves pour que chacun en ait une. La gravité de société secrète avec laquelle ces dispositions sont prises et exécutées frappe chez des jeunes gens d'ordinaire plus enclins à la dérision qu'à la solennité. Dans leur désarroi, il leur a fallu s'inventer quelque intime cérémonie par laquelle assumer leur chagrin.

Ultime dérision, « La fête de l'Homme », resté inédit, va jaunir dans un tiroir. Mais dans la tête de René Chomette tourne une phrase plus cruelle que tout son poème, et qui l'accompagnera désormais : « Max est mort. »

À quel âge on peut dire « J'ai vécu » ?

« Le jour où j'eus vingt ans, à onze heures du matin, la nouvelle se répandit dans Paris. Les cloches sonnèrent. Les drapeaux sortirent des fenêtres. La foule envahit les chaussées. On cria, on chanta. Mais ce n'était pas mon anniversaire que l'on célébrait. Cette fête, ce tumulte, cette révolution marquaient la fin d'une guerre de quatre ans, l'armistice de 1918 [17]. » Ainsi René Clair évoquera-t-il le 11 novembre 1918 dans son autobiographie inachevée : « Un homme, un métier ».

L'ironie, toujours, comme vitrine, comme bouclier. « Pas

d'ironie, je vous en conjure », lui avait écrit Lucien Daudet qui savait quelle férocité pouvaient porter les traits de René Chomette, notamment quand il en était lui-même la cible. Certes, il sera plaisant, pour René Clair, de constater, quarante ans plus tard, que le jour de ses vingt ans est devenu une date historique. Mais René Chomette, ce jour-là, était-il sûr d'avoir quelque chose à fêter ? L'événement ne pouvait que l'inviter à un bilan peu réjouissant. Récapitulons.

Ambitions : Elles sont univoques, spécifiquement littéraires. René a d'ailleurs coupé les ponts par l'interruption de son cursus scolaire qui lui interdit désormais toute étape universitaire ou grande école. Le rêve est clairement défini mais la réalisation n'en est entamée que de manière paresseuse et décevante. Quelques articles et poèmes dans *La Presqu'île*, revue confidentielle et amie, deux petits contes parus en 1917 dans *Le Matin* ne font pas un début. A la demande adressée à Charles-Gustave Amiot de l'aider à faire admettre ses poèmes par *La Revue*, publication d'un certain prestige, son ancien professeur a répondu par un refus, pour des raisons tactiques (assurer d'abord la percée de Rigaut dont le dossier est plus solide) mais aussi parce qu'il est très critique sur la poétique chomettienne. « Je trouve cela trop jeune comme sens, douleur, images, rythmes, originalité... Je vois bien que c'est plein de promesses. Mais mon avis est qu'il faut écrire dix mille vers comme cela avant d'en publier un seul... La brutale impression qui sort des pages que j'ai feuilletées, c'est quelque chose comme cet aveu : "Je m'embête — et j'attends "... Ce n'est pas un fonds [18]. » Avec son sens aigu de l'autocritique, René sent bien qu'Amiot a raison. Et n'oublie pas que Rimbaud a écrit *Le Bateau ivre* avant ses dix-sept ans. Il ignore encore que, au moment où il s'interroge sur sa trajectoire, un jeune garçon âgé de quinze ans, Raymond Radiguet, auteur déjà d'une plaquette de vers et d'une pièce de théâtre, a commencé d'écrire *Le Diable au corps* et pose à son nouveau mentor Jean Cocteau cette question : « Ce que je voudrais savoir, c'est à quel âge on peut dire "J'ai vécu." »

Guerre : Elle a changé la vie de toute la jeunesse française et produit des héros et des lâches, déclenché d'extraordinaires aventures humaines, poussé certains à se perdre et d'autres à se découvrir. René reste en marge de cette épopée triomphale et macabre, après une prestation honorable mais furtive sur le

théâtre des opérations. Ce qui lui restait de satisfaction de soi est fortement ébranlé. Il se cuirasse davantage dans le silence, la retenue, l'ironie, pour mieux masquer ses incertitudes. Et il demeure en deuil de ces générations fauchées où il comptait tant de noms familiers, et d'abord en deuil de son meilleur ami. Tous ces morts hantent sa vie. Ce qu'il exprime dans son poème *Promenade* :

On te regarde,
la passante au corps deviné
le crieur des journaux du soir
les magasins enflammés
on te regarde
couleur de terre
les yeux des jeunes gens morts
te regardent.

Le 14 juillet 1919, à l'occasion du défilé de la Victoire, le souvenir de Max lui inspirera ce quatrain :

Mon ami mort était couché
tout au long des Champs-Elysées
vingt mille hommes ont marché sur son corps
et la foule a crié de joie.

Amours : Trop d'éléments manquent pour établir un bilan précis de la vie sentimentale de René à vingt ans. Mais quelques repères fournissent d'utiles indications. Son charme physique, sa gentillesse naturelle, sa retenue même facilitent ses conquêtes : justifiée ou non, il a une réputation de don Juan. Il a connu une histoire exceptionnelle avec Colonna Romano : passionnée, romanesque, compliquée, avec des épisodes pénibles. Une sorte de statu quo semble s'être établi. La comédienne vit sa vie et René demeure l'un de ses partenaires. Quand il quitte Berck, fin décembre 1917, il court vers elle, mais les retrouvailles semblent avoir été difficiles. Un de ses poèmes avoue :

Le 11
armistice
tu as vingt ans ce jour-là
toutes les maisons crient de joie
mais un amour s'attriste en toi.

Néanmoins, la liaison avec Colonna Romano dure encore quelques années. René découvre avec enchantement la Côte d'Azur en 1918 et rend visite à Auguste Renoir aux Collettes, à Cagnes-sur-Mer. Quel meilleur guide pourrait-il avoir que « Colo », qui fut un modèle apprécié de Renoir ? Toutefois, leur relation s'épuise. La vie de Colonna va changer. En 1921, elle est veuve de Georges Grand. En 1922, elle épouse Pierre Alcover, lui aussi un ancien de chez Antoine et de la Comédie-Française. René, de son côté, a abandonné l'âge et les refuges de l'école buissonnière. Leurs chemins se sont séparés. En 1918, rien n'est consommé, mais on voit le bout de la route.

Dans le roman inachevé « La Forêt enchantée », le héros vient à Paris et passe sa permission avec une actrice du théâtre de boulevard. Il repart, est blessé et évacué sur Nice où il a une autre liaison, « de divertissement » en quelque sorte, pendant sa convalescence. Entre-temps, la femme qu'il aime vraiment et qui était à l'étranger rentre à Paris. Il la rejoint le 11 novembre et débarque... aux fiançailles de sa bien-aimée. Le ton du roman fournit au minimum une clé de cet univers : l'innocence fondamentale de l'homme, quels que soient ses écarts, la rouerie naturelle de la femme par qui, fatalement, le malheur arrive. C'est la leçon que René Chomette semble avoir tirée de son éducation sentimentale. René Clair s'en souviendra...

Amitiés : Là aussi, nous sommes en fin de cycle. L'ami préféré n'est plus là. Si l'épreuve de la guerre a rapproché René de Rigaut, leurs rivalités demeurent : discrète sur le plan sentimental, secrète sur le plan littéraire. Mais une première petite percée de Jacques Rigaut sur ce terrain rend celui-ci d'autant plus agressif et celui-là moins tolérant. Rigaut, toujours mobilisé jusqu'en 1919, en instance de départ pour l'armée d'Orient, a été traité pour maladie à Lyon. Il a renforcé ses liens avec Pierre Deval qui, puisque concurrence il y a, va rallier son camp. De son côté, Charles-Auguste Amiot reste très affectueux et disponible avec René mais témoigne d'un engagement littéraire marqué aux côtés de Jacques Rigaut. C'est le nouvel ami, Lucien Daudet, qui, après le retour de René à Paris, sera le plus empressé pour l'inviter à dîner, lui proposer des rendez-vous, développer une relation. Il l'emmènera rendre visite à Marcel Proust et lui fera lire des épreuves de *Du côté de Guermantes*, le

prochain volume d'*A la recherche du temps perdu*, l'année même où l'écrivain reçoit la consécration du prix Goncourt pour *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Le 10 août 1918, les deux amis avaient dégusté une glace au chocolat chez Rumpelmeyer. Deux mois plus tard, Lucien Daudet écrit à René pour lui demander ce qu'il est devenu « depuis qu'il l'a abandonné dans un ice-cream »... René ne répond pas à Lucien. Peut-être pour échapper aux avances de son ami homosexuel. Plus certainement parce qu'il n'est pas à l'aise avec le dandysme du « grand monde » où gravite Daudet. Celui-ci, en tonton séducteur et donneur de leçons, devait singulièrement agacer le jeune homme à l'échine raide avec des « poulets » comme celui-ci : « Mon cher René, Droit d'aînesse, etc. etc. 1ère ment Le cachet d'argent *impossible*. 2ème ment Enveloppe genre Restauration *impossible*. La vraie élégance est simple, courante, inimitable. Pardon de ma rudesse, mais à votre âge, j'ai connu ces errements. Axiome : l'originalité est le contraire de l'élégance. Venez samedi soir vers 10 h. me dire que vous ne m'en veuillez [*sic*] pas trop [19]. » Les conseils étaient bons, l'invitation impérative. Mais René Chomette peu obéissant.

Bientôt René Chomette va rencontrer des hommes qui resteront ses amis et compagnons fidèles pendant trente, quarante ou cinquante ans de sa vie. Aucun des amis d'enfance ou d'adolescence n'aura passé la frontière des années 18-20.

La famille : Le chemin suivi par René Chomette depuis dix ans n'a rien de particulièrement aventureux ou extravagant. Mais il se trouve qu'il bafoue une grande partie des valeurs familiales. Laisser tomber ses études, se proclamer écrivain, c'était abandonner toute voie professionnelle homologuée et, d'abord, renoncer évidemment à la succession des parents au magasin. Une liaison peu discrète avec une actrice en vue, aux mœurs peu édifiantes, ne correspondait certainement pas aux espérances d'une mère au catholicisme intransigeant. L'engagement dans la Croix-Rouge ralliait René au sens du devoir, au patriotisme exigeant de ses parents, mais l'issue rapide et tourmentée de l'épisode pouvait décevoir. Le penchant vers l'extrémisme politique et le gauchisme n'arrangeait pas les choses. Depuis la séparation scolaire avec Henri en 1911, les deux frères avaient rompu leur vie commune. Le père, enfin, était mobilisé depuis quatre ans. Sans jamais être entré frontalement en rébellion contre ses parents, René s'est évadé lentement, mais inexorablement, du

climat petit-bourgeois conservateur du foyer familial. Foyer qui, lui-même, s'est transformé. La mère, restée seule, a révélé une compétence professionnelle et une capacité d'autonomie insoupçonnées. Le père, Marius, a retrouvé l'armée et les chevaux, univers qu'il préfère largement au négoce, et sa vie ne se limite plus à son foyer. Henri est resté cinq ans sous les drapeaux : il n'a été démobilisé que fin septembre 1919, après deux années passées en Roumanie. C'est un autre homme que les parents retrouvent. René, à sa manière, a lui aussi largué les amarres. Chacun des quatre membres de ce corps familial, avant guerre très soudé, a acquis une grande marge d'indépendance. Nulle pression économique ne viendra les contraindre à resserrer les rangs. Les affaires marchent bien et se développent encore dès la paix rétablie, modifiant le statut social des Chomette, comme en témoigne, fin 1917, leur changement de domicile. Si le magasin reste aux Halles, la nouvelle adresse, 35, rue Marbeuf, marque l'accession au quartier plus noble des Champs-Elysées où se rassemble une bourgeoisie nantie. Lucien Daudet, enfant du faubourg Saint-Germain, suit avec ironie les vulgaires signaux d'embourgeoisement de son protégé et l'interpelle : « Comment avez-vous eu le cœur de quitter votre vieux éloquent quartier pour les " hauteurs de Chaillot ", ô élégant jeune homme [20] ? »

La famille Chomette semble sur le point d'éclater. Il n'en sera rien. René va en effet rompre tout lien avec les activités, la culture, les opinions de ses parents, mais il habitera chez eux jusqu'à trente-trois ans. En tout cas officiellement. Ainsi se dessine l'ambiguïté de la relation Chomette-Clair où s'associent un rejet fondamental et une solidarité immuable.

Le 11 novembre 1918, René Chomette a vingt ans. Paris rit et crie, chante et danse sa joie. René observe et comprend, mais ne participe pas. Cette victoire n'est pas la sienne. Sa vie est marquée par des défaites, des ruptures, déjà consommées ou qui se profilent à l'horizon. Nulle perspective n'éclaire son avenir. Cet anniversaire que la main malicieuse du hasard fait coïncider avec un orgasme d'exaltation nationale marque une date dans sa propre histoire : à vingt ans, il est amené à constater que René Chomette n'existe pas. Beaucoup plus tard, il entreprendra une autobiographie sous forme d'un échange de correspondance entre deux amis. A la fin, l'un écrit à l'autre : « Il y a tant

d'années que je t'ai perdu. Tu es mort, alors que tu avais vingt ans. » Ici, le cadavre de son ami Max, qui se confond avec celui de sa propre jeunesse, c'est dire quelle prégnance exerce sur sa mémoire le souvenir du désarroi de ses vingt ans vécu le 11 novembre 1918 dans la liesse populaire.

Métaphoriquement, René Chomette meurt donc à vingt ans. Mais il renaît le même jour. Car, le 11 novembre, une rencontre, un entretien, vont déclencher le processus d'une vie nouvelle. A cause de l'armistice, Marius Chomette a obtenu une permission. Il est tout heureux de pouvoir rentrer à la maison célébrer en famille l'anniversaire de son cadet. Il a beaucoup réfléchi aux errements de René. Dans la journée, il prend son fils à part et lui communique ses conclusions : « René, tu as vingt ans aujourd'hui. Je ne dis pas que tu es un bon-à-rien, mais le fait est que tu ne fais rien. Il est temps que tu te prennes en charge. Dorénavant, tu trouveras toujours à la maison, un toit, un lit, à manger et tu seras toujours le bienvenu. Mais c'est tout. En d'autres mots, tu n'auras plus un sou. Il est temps pour toi de penser à ce que tu veux faire de toi-même [21]. »

Le sermon sur la montagne de Marius Chomette est un peu fruste mais ne manque pas de bon sens. Il pourrait rester sans effet. Il va engendrer une autre vie, la vie de René Clair. Une nouvelle vie ? Vraiment. La preuve ? Nous avons pu raconter vingt ans de la vie de René Chomette sans que le mot « cinéma » vienne sous la plume. Cela ne va pas rester possible bien longtemps.

3

LE BATEAU IVRE

Sérieux comme le plaisir

Le 11 novembre 1918 au soir, son père propose au jeune homme d'aller errer dans Paris. « On ne manque pas une fête pareille », lui dit-il. « Je n'osais refuser. Je craignais de paraître un monstre. Puis, somme toute, dans ma frénésie de malheur, il ne me déplaisait pas de voir la joie des autres. » Tel est l'état d'âme que Radiguet prête à son héros, cette nuit-là, aux dernières pages du *Diable au corps*. Il est probable que c'est dans un état d'esprit voisin que René Chomette accepta la même invitation que lui fit son père, au soir d'une journée historique qui se révélait également décisive sur le plan personnel.

Ce même soir aurait dû avoir lieu la première, aux Bouffes-Parisiens, d'une petite opérette de Willemetz et Christiné, *Phi-Phi*, qu'il a fallu reporter au lendemain à cause d'un retard dans la livraison des tuniques grecques. Le 12 novembre, cet opéra de quat'sous, d'une dérision enjouée, qui va connaître quarante-cinq mille représentations dans le monde entier, ouvre avec entrain ce qu'on appellera plus tard les années folles. Le 13 novembre, l'enterrement de Guillaume Apollinaire, l'homme « à l'étoile de sang », écrit le dernier chapitre de *La Chanson du mal-aimé*. Il parrainera, au-delà de la mort, le bouleversement poétique des années 20, ces dérèglements par le rêve et l'absurde qu'annonçaient *Alcools*, *Calligrammes* et *Les Mamelles de Tirésias*. Le 15 novembre, l'homme qui fait figure de poète national depuis les triomphes de *Cyrano de Bergerac* et de *L'Aiglon* prend froid. Edmond Rostand écrivait, quelques mois plus tôt :

Je ne veux voir que la Victoire,
Ne me demandez pas « Après ? »
Après, je veux bien la nuit noire
Et le sommeil sous les cyprès.
... Vaincu, je ne pourrai pas vivre,
Et vainqueur, on pourra mourir.

Il meurt, le 2 décembre, d'une pneumonie ou de la grippe espagnole. Ce sera le premier « scoop » du jeune et nouveau journaliste René Chomette...

L'affectueux ultimatum de son père n'a pas révolté René. Il est trop lucide sur sa propre dérive pour contester le diagnostic paternel. Il avoue : « Cette semonce fut sans doute la meilleure chose qui me soit arrivée. Jusqu'alors, j'avais passé mon temps à courir après les filles, à perdre mes journées à fumer et à boire du café et du vin en discutaillant avec mes copains de la façon dont nous allions recomposer le monde des lettres, confit dans l'autosatisfaction, me racontant à moi-même mon propre génie sans jamais tenter de mettre mes théories en pratique [1]. » Son père a raison. Il faut qu'il trouve un emploi. Oui, mais quoi ? où ? comment ? Il ne sait rien faire et constate, en regardant la liste de ses amis et relations, qu'aucun n'a un métier, ni un emploi. Sauf un, ce Jacques Jaujard qu'un de ses condisciples de Louis-le-Grand lui a fait rencontrer, au Quartier latin, et qui est devenu rédacteur au nouveau quotidien *L'Œuvre*, célèbre pour son slogan : « Les imbéciles ne lisent pas *L'Œuvre.* » Journaliste ? Pourquoi pas ? Pour un néophyte qui rêve de littérature, c'est un chemin de traverse naturel. Chomette voit Jaujard en spécifiant qu'il aimerait se consacrer aux spectacles (le théâtre, toujours...) et à la « vie parisienne ». Ce n'est pas le genre de la maison, et Jaujard l'envoie à René Bizet, poète à ses heures, responsable des « pages parisiennes » de *L'Intransigeant*, le plus important journal du soir. Au 12, rue du Croissant, sanctuaire fort délabré de la presse, René Bizet s'entretient avec Chomette, le présente à un autre poète, Fernand Divoire, rédacteur en chef de *L'Intran*, qui, à sa grande surprise, l'engage pour un mois à l'essai. René n'a pas perdu beaucoup de temps à réfléchir après l'entretien avec son père du 11 novembre, puisque cet engagement se situe dans les tout derniers jours de novembre 1918.

Que lui faire faire, à ce jeune reporter pris à l'essai, totalement inexpérimenté, qui ne parle que théâtre et poésie ? Il se trouve qu'Edmond Rostand est malade. Au moins, il sait de qui il s'agit. On l'envoie aux nouvelles. Il se rend avenue La Bourdonnais (la tour Eiffel, déjà, veille sur lui), reçoit un bulletin de santé confirmant une fièvre persistante, rentre au journal et écrit un long article où s'étale toute sa connaissance de la vie et de l'œuvre d'Edmond Rostand. Une secrétaire de rédaction en tirera cette information laconique : « L'état de santé de M. Rostand est stationnaire. » Mais, le lendemain matin, quand René Chomette se présente au domicile de l'écrivain, il est l'un des premiers à recueillir la nouvelle de sa mort. A temps pour la téléphoner et qu'elle paraisse dans l'édition de l'après-midi. Cet « exploit » dont le hasard est le principal responsable attire l'attention sur ce nouveau collaborateur, par ailleurs si sympathique, à la fois fantaisiste et serviable : à la fin du mois, il est engagé définitivement, avec le titre de reporter, aux appointements de deux cent cinquante francs par mois (deux mille francs 1998). Ce n'est pas la fortune. Mais, compte tenu de l'hospitalité familiale dont il bénéficie, ce salaire constitue en fait l'argent de poche de René : de quoi prendre du bon temps.

S'il se plaît beaucoup dans ce premier emploi, lie des rapports chaleureux avec ses compagnons de travail, jouit du laissez-passer que constitue en maintes occasions, le métier de journaliste, René Chomette n'a toujours pas la vocation du travail. Certes, c'est avec un véritable esprit de curiosité qu'il enquête sur les sujets les plus divers qui lui sont attribués, de la réouverture des dancings à la crise de l'hôtellerie en passant par le scandale des cimetières militaires et la fête de la Sainte-Catherine. Mais enfin ses papiers sont le plus souvent bâclés en dernière minute au « marbre » car les horaires d'un journal du soir sont peu compatibles avec ceux d'un noctambule impénitent comme lui : il est difficile de se coucher à 3 heures du matin et d'être à son poste à 6 heures, pour boucler le journal à 13 heures. Certains matins, le reporter Chomette manque à l'appel. Un jour, il se sent trop fatigué pour « couvrir » le sujet qu'on lui a confié. Il se contente d'aller au bistrot bavarder avec un ami, puis sort son stylo et rédige un reportage complètement imaginaire. Cette fois, la chance n'est pas avec lui : l'événement contredit radicalement le compte rendu qu'il en donne. Ce dilettantisme de la ponctua-

lité, ce mépris de la déontologie lui vaudront trois renvois. Mais la punition ne dure jamais longtemps. On l'aime bien, ce Chomette insaisissable et obligeant, dont la plume alerte rattrape le plus souvent les incartades. La seule fonction à laquelle René soit attaché (mais pas trop), c'est la critique littéraire. Fernand Divoire a créé une signature collective, « Les Treize », en souvenir de la bande secrète de *l'Histoire des Treize* de Balzac. René devient l'un des membres anonymes de cette société dont les verdicts sont formulés en de brèves notules. Grâce aux recommandations de Lucien Daudet, il est le seul membre du groupe à avoir lu *Du côté de chez Swann*. Il devient ainsi le spécialiste proustien de *L'Intransigeant* et rend compte de *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. René Clair, plus tard, semblait tirer quelque fierté de cet épisode. Oubliant peut-être qu'il ne s'agissait que d'un article d'une quinzaine de lignes où l'on apprenait que Marcel Proust était « un cas littéraire unique » et que « sa finesse, son éblouissante diversité, sa culture prodigieuse le laisseront isolé dans son exception [2] ». Ce qui n'est pas mal vu, mais laisse un peu sur sa faim.

Ce travail de critique ne le gonfle pas d'une vanité excessive mais attire son attention sur le caractère aléatoire de l'exercice. Il commentera ainsi son rôle parmi les Treize : « Singulier pouvoir de la critique, confiée ainsi à n'importe qui ! J'éprouve quelque gêne quand je me rappelle aujourd'hui la désinvolture avec laquelle un blanc-bec comme moi donnait à des millions de lecteurs son opinion sur les œuvres de toutes sortes qu'il se plaisait à juger. » Il est vrai que l'auteur de ces lignes n'est plus le jeune journaliste de vingt ans, mais un cinéaste célèbre de soixante ans...

Le temps passé, l'expérience acquise, la célébrité conquise n'expliquent pas tout. René sera toujours tolérant à l'égard de la critique, mais c'est à l'époque où il exerçait celle-ci qu'il fut amené à la considérer avec scepticisme. En février 1923, il écrira dans *Le Théâtre-Comœdia illustré* où il fait la critique des films du mois : « J'aimerais que la critique s'avouât imparfaite : son humilité serait le gage de sa franchise et les paroles prononcées sous réserve d'erreur imputable à l'humaine condition auraient plus de force et moins de vanité... Au reste notre humeur est inconstante et souvent nous nous émerveillons d'une œuvre simplement parce qu'elle nous repose d'une autre. »

Après « les grandes vacances » ouvertes en 1916 par la rupture avec les études, ce n'est pas encore la vraie « rentrée » dans une vie active, professionnelle. Pour le moment, détournant le précepte que Jacques Rigaut ne formulera qu'en 1920, il n'est sérieux que pour le plaisir.

René Chomette dit René Danceny

Pour René Chomette, le journalisme est d'abord un passe-temps rémunérateur. L'ambition est ailleurs : encore et toujours tournée vers l'écriture. Non pas celle, quotidienne, utilitaire, stipendiée, de la presse, mais celle, universelle et libre, d'une œuvre littéraire. Il écrit beaucoup, en effet, pour lui-même. Il tourne autour de plusieurs sujets de pièces de théâtre et tente de se libérer de l'obsédante présence de la guerre encore proche. Il rédige ses souvenirs et consacre un essai à un pèlerinage qu'il effectue sur les lieux de la bataille de Verdun. On retrouvera plus tard des traces de ce « travail du deuil » dans certaines versions du roman inachevé « La Forêt enchantée ». Il met en route des contes, des nouvelles, et en publie une dans *Le Mercure de France* de mai 1920. *L'Ile des monstres* est un texte assez étonnant. Terminés le lyrisme un peu bêta, les clairs de lune élégiaques ou les imprécations verbeuses des premiers poèmes.

Chomette prend pour modèle le Marivaux de *L'Ile des esclaves* ou de *L'Ile de la raison* (le titre lui-même confirme cette origine, et l'influence du spécialiste qu'était Amiot est probable). La tentative de créer un Eden pour jeunes élitistes (la société secrète des Monstres) bute sur l'impossibilité de ne pas ériger des lois, notamment pour codifier, sur le plan sexuel, une liberté absolue impossible à respecter totalement. Le style est digne de ses modèles. Entre Marivaux et Vivant Denon, comme dans cet extrait : « Nos compagnons étaient de grande civilité. Sachant qu'il n'était pas une opinion qui ne fût réfutable, et ne voulant pas donner dans le scepticisme commun, ils avaient accoutumé de juger des choses de ce monde avec un arbitraire souriant. » C'est toutefois sur une note de cynisme que s'achève l'expérience d'organisation hédoniste tentée dans *L'Ile des monstres* : résignons-nous à rejoindre la foule, avec ce qu'il faut d'hypocrisie, nous pourrons retrouver le plaisir. Deux caractéristiques de cette nouvelle annoncent le René Clair de demain. D'une part,

l'expérience vécue sur cette île n'est pas racontée comme réellement vécue, mais rêvée par quelqu'un qui avait formé un projet semblable et y renonce, à cause de son rêve. Le fantastique, ou l'onirique, est déjà le moteur dramatique de l'intrigue. D'autre part, le héros, le « je » de l'histoire, par hypothèse l'auteur, est sans cesse, dans les faits comme dans les raisonnements, démenti par la suite du récit. Dans son interminable débat avec lui-même, René tendra toujours à se donner tort... Bien que *L'Ile des monstres* n'occupe que dix pages dans un numéro de revue, elle attire l'attention et fait l'objet dans la presse d'au moins deux recensions positives qui citent, non sans raison, le *Paludes* d'André Gide, comme influence probable.

Pour l'auteur aussi, l'événement est important. Et grande son impatience d'avoir un livre, enfin, en librairie. Pour lui tout seul, en attendant, il s'en est fabriqué un, avec une belle couverture cartonnée soigneusement coloriée dans laquelle il a encarté les dix pages de *L'Ile des monstres* illustrées par cinq aquarelles qu'il a peintes amoureusement. Ce joli objet conservé jusqu'à sa mort en dit long sur les rêves de l'auteur.

René Chomette n'a pas rompu avec la poésie pour autant. Deux thèmes y dominent : la guerre et l'amour. Un poème sur la guerre mérite une attention particulière, un des rares qui traduise la révolte politique, idéologique, que René Chomette dit avoir ressentie en 1917-1918 :

La vie aux pauvres est plus dure et plus amère
Quand l'argent roule aux mains des riches de la guerre...
Il n'est plus là. La paix enfin
nous refait la même existence
mêmes riches et meurt-de-faim
même avenir sans espérance...
Tu es peut-être heureux, toi qui mourus en guerre
heureux, tu n'as pas vu la paix et sa misère.

Rageur, ce poème, écrit en 1918 ou 1919, s'intitule *La Grande Illusion* : un titre qu'utilisera plus tard Jean Renoir, aussi à propos de la guerre, mais pour un message moins virulent. Autre particularité, *La Grande Illusion* est le premier texte connu de René Chomette signé René Danceny, pseudonyme qu'il conservera jusqu'à ce que « René Clair » le détrône, et qu'il utilisera